



**entre lenguas**



## Stabilisation de phénomènes élémentaires psychotiques dans un cas de psychose infantile

François Sauvagnat

Ce cas exemplifie un moment clinique d'un sujet dont la structure psychotique, manifestée précocément, s'était plus ou moins stabilisée sur un mode déficitaire, et provoque des moments de décompensation fortement dramatisés à l'adolescence. Chez lui, les phénomènes élémentaires ont toujours été présents ; sa mère témoigne ainsi de tentatives d'auto-mutilation dans son berceau ; il se plaint de la forme selon lui anormale de ses oreilles dès l'âge de 3 ans, etc. et les traits dysmorphophobiques plus ou moins intenses seront constants par la suite. Le retard scolaire, apparu dès 6 ans, le fera orienter vers le circuit spécialisé (Externat Médico-psychologique) ; lors de sa scolarité, il verra pendant plusieurs années une analyste.

L'entrée dans l'adolescence restera marquée pour lui par un événement vécu après coup comme catastrophique : il passe de longs moments sous la douche, pour se masturber. Par la suite, il expliquera qu'il est certain d'avoir ainsi endommagé sa peau et ses organes génitaux de manière irrémédiable. La symptomatique centrale de B est une dysmorphophobie massive : il exprime le sentiment que quelque chose de sa peau est anormal, alors que les choses s'étaient, selon la mère, plutôt calmées depuis son admission en EMP.

Un autre événement va précipiter son destin: ses parents, à leur retraite, décident que quitter la région où leur fils est installé dans un établissement d'insertion professionnelle (Atelier protégé) ; ils partent à deux cents kilomètres, ce que le fils ne supporte absolument pas. Il s'enivre, fait du scandale, est exclu de son établissement, et arrive chez ses parents, qui l'envoient au service de psychiatrie, dans l'attente de lui trouver une insertion dans un autre établissement.

Lors de cette période, B va multiplier rapidement des signes symptomatiques de plus en plus inquiétants. Les infirmiers nous indiquent qu'il semble se regarder dans le miroir de façon de plus en plus fixement. Lors d'une sortie pique-nique, B s'en prend brutalement à un infirmier avec qui il tente de se battre. Il est alors vu presque immédiatement par l'interne à qui il explique que cet infirmier l'a insulté, que c'est intolérable. Ces faits sont déniés par les personnes présentes. Un traitement neuroleptique est instauré. Nous le rencontrons le lendemain, et il nous explique qu'il a entendu distinctement une voix qui lui disait « tu es un monstre, tu as du poil gris ».

Parallèlement, il explique qu'il est attiré par les jeunes filles, d'une façon qui attire notre attention ; en effet, il ne s'agit pas simplement d'un « intérêt personnel » à leur égard dont il fait état, ce sont des « messages » qu'il reçoit, émanant de jeunes filles

« lorsqu'elles parlent entre elles ». Il pense que très souvent, dans leurs conversations entre elles, elles parlent de lui, et lui envoient des messages selon lesquels il doit s'occuper d'elles. D'un côté il présente cela comme une sorte d'obligation générale qui lui serait rappelée ; mais de l'autre, ces messages ont visiblement une valeur hallucinatoire et délirante, au sens où il les présente comme impératifs, le visant personnellement.

Ces phénomènes se concentrent par ailleurs sur son corps, et spécifiquement sa peau. Il explique en effet qu'il sait, au moins depuis son adolescence, que sa peau est anormale. Cette révélation lui est parvenue notamment en lien avec ce qu'il décrit comme des pratiques masturbatoires et des rituels de lavage pouvant durer plus que de raison. Selon lui, ces deux pratiques compulsives ont fini par « abimer sa peau » irrémédiablement. En outre, pour lui, la pilosité contribue à donner une allure monstrueuse à son épiderme. A noter qu'aucune particularité n'est notable concernant le grain de sa peau ou sa pilosité ; les discrètes remarques qui lui sont faites par nous à ce propos ne changent rien à son inquiétude délirante.

Devant cette intensification brutale de ses troubles, et notamment le risque de passage à l'acte, nous le convainquons d'accepter une hospitalisation à plein temps ; la prescription de neuroleptiques ne modifie guère ses convictions délirantes, comme il est habituellement notable dans les psychoses infantiles. Nous convenons de nous rencontrer trois fois par semaine de façon à l'aider à élaborer son vécu en direction d'une stabilisation.

La suite du traitement cherchera à :

- Limiter et relativiser les vécus délirants, tant dysmorphophobiques que désignateurs.
- L'orienter vers les signifiants personnes sur lesquelles il doit pouvoir s'appuyer pour élaborer une stabilisation.

Dans la première direction, B, qui évoque des fantasmes de « changer de peau », « s'écorcher », « tout couper », se voit confronter à une série d'éléments tendant à atténuer ses convictions ; d'une part, je lui indique que toute blessure peut avoir des conséquences absolument dramatiques, en insistant également de façon nette sur le fait que je ne le supporterais pas, alors que je suis devenu un confident visiblement important pour lui; d'autre part, les deux infirmiers qui s'occupent particulièrement de lui sont barbus, et il est invité à donner des appréciations sur ce fait ; il indique ne pas pouvoir s'expliquer comment ces personnes, particulièrement bienveillantes à son égard, peuvent supporter une telle pilosité ; tous deux sont mariés, ont des enfants, à sa grande perplexité. Il n'arrive pas à s'expliquer comment leurs épouses peuvent supporter des conjoints ayant une telle allure. L'anormalité ressentie de sa part vacille, d'autant plus que tout objet coupant lui a été retiré à l'exception de rasoirs de sécurité, et que les infirmiers le surveillent à ma demande. Après avoir tenté de se raser une partie des jambes, il finit par y renoncer.

En ce qui concerne les vécus de désignation, selon lesquels il se sent particulièrement visé par des jeunes filles qui exigeraient qu'il « s'occupe d'elles », désignation qui se bouclerait par la constatation horrifiée qu'il « n'a pas une belle peau », nous notons qu'ils sont apparus avec l'adolescence et donnent littéralement un sens à sa vie. Nous choisissons donc de ne pas attaquer directement la supposition qu'il fait du désir féminin, mais de lui faire remarquer que cette perspective l'inquiète, prend une valeur qui est en fait menaçante ; nous lui suggérons alors que cette perspective existe certainement pour lui, mais qu'il est encore très jeune pour fonder une famille, d'autant plus qu'il n'a pas encore de métier, de logement, etc. en un mot, « rien ne presse », et nous lui proposons de prendre ces vécus comme impliquant en réalité une perspective lointaine, ce qui le soulage. Par la suite, nous le préviendrons de façon répétitive sur le danger que constitue pour lui un engagement trop direct avec des filles, en termes de risque d'augmentation incontrôlable de son activité délirante.

Dans la seconde direction, nous explorons son intérêt personnel pour l'habillement et les soins corporels. Toujours impeccablement habillé à son arrivée, son épisode d'intensification de vécus délirants est contemporain d'un soudain désintérêt pour le « style vestimentaire », il apparaît dépeigné, alors qu'il arborait toujours une mèche impeccable et une coiffure irréprochable. Il sait que son père, avec lequel il n'a plus aucun contact depuis des années, était coiffeur. Lui-même se plaît à répéter des expressions qui concernent l'esthétique, comme « beau comme un œuf ! ». Je l'invite à commenter les styles vestimentaires des personnes de son entourage, ce qu'il fait avec grand intérêt, et finit par lui faire remarquer son laisser-aller vestimentaire, à propos de quoi il exprime un sentiment de honte et de confusion. Il finit par reprendre à son compte cette particularité comme un trait qui lui est véritablement personnel, qui lui impose en quelque sorte une ligne de conduite éthique.

En trois mois, ces vécus invasifs se relativisent, même si une invasion délirante reste toujours possible. Un certain nombre de mesures sont mises en place :

Lors de ce troisième moment, les vécus de B se trouvent relativement stabilisés, et il est possible d'envisager une prise en charge moins restreignante. Un studio est loué par sa mère, dans lequel il emménage avec l'aide d'infirmiers, de façon à minimiser les interventions parentales

Un autre épisode concerne un nouvel épisode délirant relativement « encadré » et bref. Le dimanche soir, il se retrouve seul dans son studio et explique qu'il a alors parfois des vécus étranges, dont il est capable de raconter le détail. Depuis longtemps, il s'intéresse aux films « gothiques » ou d'horreur, en particulier la série de films qui met en scène des morts vivants. Il allait régulièrement au cinéma lorsqu'il était en région parisienne, et était tout particulièrement attiré par ces spectacles, qui avaient un effet puissant : pendant plusieurs minutes, il était comme aveuglé, devait sortir de la salle

tant bien que mal, et ne récupérerait que progressivement dit-il. Or c'est un phénomène du même genre qui aurait lieu le dimanche soir, explique-t-il : il se met à prier, ou plutôt à invoquer Dieu, et dit : « Dieu, envoie-moi un mort-vivant ! » ; il a alors l'impression qu'un tel personnage va surgir, et ferme les yeux pour ne pas l'apercevoir. L'épisode se termine par la prise d'une pilule d'anxiolytique, qui, selon lui, lui a permis de se calmer.

Cet épisode, qui vient après un travail psychothérapeutique progressif dans lequel il a été invité à repérer les zones de fragilité qui sont les siennes, et les moyens d'y parer, apparaît comme une répétition d'un mécanisme déjà mis en lumière par des éléments biographiques. Il est alors capable de saisir ses propres choix par rapport aux différents signifiants qui marquent sa situation dans le monde. Invité à discuter les circonstances de cet événement psychique, il indique qu'en fin de week-end, il tend à s'ennuyer, et que cette « invocation » est une façon de rompre cette monotonie.

Nous notons le même jour, lors d'une rencontre fortuite avec son infirmier référent, que B s'est plaint auprès de lui de s'ennuyer pendant les week-ends, et que des activités ont pu être organisées dans ce sens.

La psychothérapie a dû être interrompue trois mois plus tard du fait d'une nomination universitaire qui ne permettait pas que nous continuions ces consultations.

Nous restons en contact avec des infirmiers du service, qui nous indiquaient, trois ans après notre départ, que la stabilisation de B s'est continuée plusieurs années de suite malgré cet arrêt, et qu'il a pu trouver un emploi de magasinier ultérieurement.

## Estabilización de fenómenos elementales psicóticos en un caso de psicosis infantil

*François Sauvagnat / Traducción: María Romé*

*Profesor de psicopatología en la Universidad de Rennes 2 (Francia). Director de investigación en la Universidad de Paris 7. Docente en la Sección Clínica de Rennes.*

*Psicoanalista, miembro de la École de la Cause Freudienne (Paris, Francia).*

El caso que se presenta a continuación permite ilustrar un momento clínico de un sujeto (a quien llamaremos "B") cuya estructura psicótica, manifiesta tempranamente, se ha estabilizado bajo una forma deficitaria, generando momentos de descompensación fuertemente pronunciados en la adolescencia. Los fenómenos elementales habían estado siempre presentes: su madre refiere intentos de auto-mutilación ya desde la cuna; a sus tres años, se quejaba de la forma según él anormal de sus orejas, etc. De allí en adelante, los rasgos dismorfofóbicos más o menos intensos serán constantes. Es el fracaso escolar, aparecido a sus seis años, lo que lo conduce a la consulta, que deriva en un análisis sostenido durante varios años durante su escolaridad.

La entrada en la adolescencia quedará para él signada por un acontecimiento, vivenciado a posteriori como catastrófico, en el cual permanece durante un largo rato bajo la ducha para masturbarse. A continuación, dirá que está seguro de haber dañado su piel y sus órganos genitales de manera irremediable. La sintomatología central es la de una dismorfofobia masiva: expresa el sentimiento de que algo en su piel es anormal, aunque las cosas se han calmado bastante desde su admisión al tratamiento.

Otro acontecimiento va a precipitar su destino: sus padres se jubilan y deciden abandonar la región donde él se encuentra alojado en un establecimiento de inserción profesional; parten entonces a doscientos kilómetros de ese lugar, lo cual a él le resulta absolutamente insoportable. Enfurece, hace un escándalo, es expulsado del establecimiento, y llega finalmente a lo de sus padres, que lo envían a un servicio de psiquiatría con la expectativa de encontrarle una inserción en otra institución.

En el transcurso de ese período, se multiplican en B algunos signos sintomáticos que resultan cada vez más inquietantes. Se mira al espejo de manera cada vez más fija. En una salida de pick-nick agrede brutalmente a un enfermero, con quien intenta pelear. Es entonces visto por un residente, a quien explica que ese enfermero lo ha insultado, y que le resulta insoportable, hechos que son negados por las personas allí presentes. Se decide entonces instaurar un tratamiento medicamentoso. En el encuentro con él, al día siguiente, dice que escuchó claramente una voz que le decía "sos un monstruo, tenés un pelaje gris".

Paralelamente, cuenta que le gustan las chicas, de una manera llamativa: no se trata simplemente de un "interés personal" por ellas, sino de "mensajes" que recibe por parte de las muchachas "cuando hablan entre ellas". Sostiene que muy a menudo, mientras conversan, le envían mensajes según los cuales él debe cuidarlas. Por un lado, lo presenta como una suerte de obligación general que le sería recordada; pero por otro lado, tales mensajes tienen estatuto alucinatorio y delirante, en tanto los presenta como imperativos que apuntan a él.

Tales fenómenos se concentran sobre su cuerpo, específicamente sobre su piel. Dice que sabe, por lo menos desde su adolescencia, que su piel es anormal. Tal revelación le es dada en conexión con lo que él describe como prácticas masturbatorias y rituales de lavado, que podían durar más que lo habitual. Según él, esas dos prácticas compulsivas terminaron "dañando su piel" irremediabilmente. Por otro lado, la vellosidad contribuye a darle una apariencia monstruosa a su epidermis. Cabe señalar que la textura de su piel o su vellosidad no presentan ninguna particularidad notable. Los discretos señalamientos que se le hacen al respecto no inciden para nada en su inquietud delirante.

Ante la intensificación brutal de sus trastornos, y sobre todo ante el riesgo de pasaje al acto, se logra que acepte una internación a tiempo completo. La prescripción de neurólépticos no modifica en nada sus convicciones delirantes, como suele suceder en las psicosis infantiles. Acordamos con él encontrarnos tres veces por semana, con el propósito de acompañarlo en la elaboración de sus vivencias en dirección a una estabilización.

A continuación, el tratamiento buscará entonces:

- limitar y relativizar sus vivencias delirantes, tanto dismorfofóbicas como de designación<sup>1</sup>.
- orientarlo hacia aquello sobre lo cual él pueda apoyarse, para elaborar una estabilización.

En la primera dirección, B, que evoca fantasías de "cambiar de piel", "despellejarse", "cortarse", se ve confrontado a una serie de elementos que atenúan sus convicciones; por un lado, le indico que toda herida puede tener consecuencias absolutamente dramáticas, insistiendo al mismo tiempo sobre el hecho de que yo no lo soportaría, en tanto he devenido un confidente visiblemente importante para él; por otro lado, los dos enfermeros que se ocupan especialmente de él tienen barba, y se lo invita a hablar de eso. Dice entonces no poder explicarse cómo esas personas, particularmente amables con él, pueden soportar tal vellosidad; ambos están casados y tienen hijos, lo cual lo deja perplejo. No logra explicarse cómo sus esposas pueden soportar cónyuges con ese aspecto. La anormalidad que siente entonces vacila. Se le ha retirado todo objeto cortante, salvo la afeitadora de seguridad, y los enfermeros lo cuidan atentamente. Luego de haber intentado afeitarse una parte de las piernas, termina renunciando a ello.

<sup>1</sup> "Les vécus délirants, tant dysmorphophobiques que désignateurs".



Con respecto a las vivencias de designación, según las cuales él se siente particularmente apuntado por muchachas que exigirían que él “se ocupe de ellas”, designación que se vería redoblada por la constatación horrorosa de “no tener una piel bella”, notamos que tales vivencias, que aparecen en su adolescencia, dan un sentido a su vida. Elegimos entonces no atacar directamente la suposición que él hace del deseo femenino, sino que tratamos de que advierta que tal perspectiva lo inquieta, al adquirir un valor que es para él amenazante. Señalamos que esa perspectiva existe también para él, pero que es muy joven para armar una familia, más aún cuando no tiene aún una ocupación, una vivienda, etc. En otros términos, “no hay apuro”<sup>2</sup>. Le proponemos tomar esas vivencias como implicando en realidad una perspectiva lejana, lo cual lo alivia; y le advertimos acerca del peligro que constituye para él un acercamiento muy directo con las muchachas, considerando el riesgo de intensificación incontrolable de su actividad delirante.

En la segunda dirección, indagamos su interés personal por las vestimentas y los cuidados corporales. Siempre impecablemente vestido al llegar, su episodio de intensificación de vivencias delirantes es contemporáneo de un repentino desinterés por el “estilo de indumentaria”: aparece entonces muy desgreñado y despeinado, mientras que siempre había lucido sumamente prolijo, con un peinado impecable. Sabe que su padre, con quien no ha tenido ningún contacto desde hace años, es peluquero. Asume que a él mismo le gusta repetir expresiones relativas a la estética. Lo invito entonces a hablar de los estilos de indumentaria de las personas de su entorno, a lo cual accede con gran interés, para luego señalar su dejarse estar en cuanto a sus vestimentas. Ante esto expresa un sentimiento de vergüenza y confusión. Termina por tomar a su cuenta esa particularidad, como un rasgo propio, verdaderamente personal, que le otorga una cierta línea de conducta ética.

En el transcurso de los tres meses siguientes, sus vivencias invasivas se relativizan, aún cuando una invasión delirante sigue siendo siempre posible. Se toman entonces una serie de medidas.

En este tercer momento, las vivencias de B se encuentran relativamente estabilizadas, resultando posible pensar en un abordaje con menos restricciones. Su madre le alquila entonces un departamento, donde él se instala con el acompañamiento de enfermeros, de manera tal de minimizar las intervenciones parentales.

Se produce un nuevo episodio delirante, esta vez relativamente “enmarcado” y breve. El domingo por la tarde, encontrándose solo en su departamento, vuelve a tener vivencias extrañas, que logra describir detalladamente. Refiere que desde hace tiempo le interesan las películas “góticas” o de terror, en particular aquellas en las cuales apa-

2 “Rien ne presse”.

recen muertos vivos. Mientras residía en la región parisina iba regularmente al cine, siendo particularmente atraído por dicho género, que producía en él un efecto poderoso: resultaba como enceguecido y permanecía así durante varios minutos, teniendo que salir de la sala para recuperarse progresivamente. Es precisamente un fenómeno de ese tipo el que se produce el domingo por la tarde: se pone a rezar, o más bien a invocar a Dios, y dice “Dios, envíame un muerto vivo”. Tiene entonces la impresión de que un personaje así va a aparecer, y cierra los ojos para no verlo. El episodio concluye con la ingesta de una píldora de ansiolítico, que, según él, le permite calmarse.

Tal episodio, que se produce luego de un tratamiento en el cual él ha sido invitado a advertir sus puntos débiles y sus recursos para suplirlos, aparece como la repetición de un mecanismo ya esclarecido por algunos indicios biográficos. Resulta entonces capaz de ubicar sus propias elecciones con respecto a ciertos significantes que han marcado su situación en el mundo. Cuando se lo invita a hablar acerca de ese último episodio, dice que hacia el final del fin de semana generalmente se aburre, siendo tal “invocación” una manera de romper con esa monotonía.

El mismo día, en un encuentro azaroso con su enfermero de referencia, nos enteramos que B se ha quejado con él de aburrirse durante los fines de semana, sugiriendo que podrían organizarse actividades.

El tratamiento debió ser interrumpido tres meses después debido a una designación en la universidad, que impidió continuar con los encuentros. Continuamos en contacto con los enfermeros del servicio, que nos cuentan, tres años después de nuestra partida, que la estabilización de B pudo sostenerse más allá de esa interrupción, logrando más adelante conseguir un empleo.

## Jimmy

Christophe Le Poëc

Une première version de ce texte a été présentée pour les journées de Rennes : « Les hallucinations verbales chez l'enfant psychotique », qui ont eu lieu le 27/03/2015 à l'initiative de François Sauvagnat et Damien Guyonnet. Dans la clinique au quotidien que nous soutenons en institution, les enfants nous témoignent souvent de leur surprise, d'une certaine étrangeté qu'ils peuvent éprouver, voire de leur révolte. « Il faut que ça me sorte de la tête. » « Chaque fois que le professeur se retourne, j'entends les autres me dire : tête de cochon », « tu l'as entendu n'est-ce pas cette porte qui a claqué toute la nuit. » « Mon Problème, c'est que je vois les fantômes. » Jour après jour, nous tentons, avec eux, de nous tenir au plus près de ce qu'ils nous adressent, respectant à la fois leur retenue, leur discrétion, la singularité de leur dit et, surtout, leur incroyable inventivité pour faire avec ce qui constitue leur énigme. L'enfant est-il halluciné ? Y a-t-il une spécificité de l'hallucination chez l'enfant ? La question n'est pas neuve, elle continue à faire débat<sup>1</sup>. Elle anime nos réunions cliniques au Courtil et porte avec elle la dimension du choix du clinicien, du choix de ses interventions. Au terme d'une minutieuse étude, L'historien de la psychiatrie, Georges Lanteri-Laura, remarquait qu'en définitive, « tout ce que nous sommes sensés connaître sur les hallucinations repose sur ce que le sujet, supposé halluciné, veut bien, et je rajouterai peut bien, nous confier à nous clinicien. »<sup>2</sup> Chez les enfants justement le thème du témoignage est au cœur du problème. Si certains nous adressent leur question sans détour, pour d'autres, c'est dans le sillon de leurs cris et de leurs actes que nous traçons notre lecture. Ici, je m'appuierai sur le travail actuel avec Jimmy, 8 ans, accueilli à CAPI en semi-internat depuis bientôt deux ans, pour tenter de saisir ce que je formulerais ainsi : lorsque la langue prend une teinte hallucinatoire. Les premiers instants de Jimmy dans la vie sont marqués par le bruit, l'agitation. Une grande alcoolisation du père, l'agressivité et le mouvement porté par l'omniprésence d'invités dans l'appartement composent la toile de ses trois premières années. Âge auquel il est placé dans un foyer de la petite enfance jusqu'à ses quatre ans. Lorsqu'il arrive chez l'assistante familiale chez qui il réside encore actuellement, il crie et circule de manière très éclatée. L'accueil bienveillant de cette dame lui permettra d'acquérir des capacités motrices impossible jusqu'alors. Tels la marche ainsi qu'un langage qui commence à se structurer. <sup>1</sup> En 1947, la clinicienne Juliette Louis Despert – illustre collègue de Léo Kanner - notait déjà que « la littérature relative aux hallucinations était si vaste que dès 1932 elle avait recensé plus de 1000 publications sur ce sujet. En revanche, celle qui avait trait aux hallucinations et délires de l'enfant restait très pauvre. » Ce constat, jusqu'au début des années 2000, était toujours d'actualité. <sup>2</sup> Georges Lanteri-Laura, Les hallucinations., Masson, Paris, 1991. Ce qui frappe lors de notre première

rencontre avec lui alors qu'il a sept ans, c'est cette agitation du corps, cette tornade qui semble ne pouvoir trouver de point d'arrêt. Il jette des objets sur les autres, visant principalement les yeux, pousse des cris, tient un discours sexualisé. De temps à autre, il se met à genou, tient sa tête entre les mains et se balance ou se plaint d'une douleur au pied et ne peut plus marcher. Une porte qui s'ouvre, un nouvel arrivant, un objet qui se révèle soudainement dans le décor aspirent son corps à se mouvoir dans une frénésie de mimiques<sup>3</sup>, de gesticulations ou de cris dont la forme la plus brute se manifeste sûrement par ses fameux aboiements, si souvent serinés, mais qui lui sont insupportables s'ils sont répétés en écho par un autre enfant. De cet insupportable, Jimmy a pu en témoigner à plusieurs reprises, lorsque, par exemple, revenant avec lui sur un moment où il s'est attaqué violemment à un autre jeune, je lui demande s'il a des souvenirs de cet épisode. Il me répond : « Oui, mais c'est lui qui n'arrête pas, il me fait aou aou » et il imite l'aboiement qu'il clamait juste avant de frapper. Jimmy nous le dit chaque jour, sa propre parole se tient en embuscade, prête à s'imposer d'un Autre vociférant qui le désigne de manière indubitable. Notez la structure du « Il me fait », véritable antienne pour Jimmy, qui situe bien sa place particulière dans son rapport à l'Autre. Cela peut être sa propre parole, qui lui vient de l'Autre, mais aussi celle prononcée par un autre qui lui revient sur le mode de ce que j'appelai tout à l'heure une teinte hallucinatoire. Une simple phrase prononcée avec les meilleures intentions, telle que celle d'un médecin de famille, prend la forme d'un commandement. « J'ai vu le médecin, me raconte-t-il, tu sais ce qu'il m'a dit, et il se met à hurler : « TU VAS PRENDRE TES MEDICAMENTS SINON. » et il fait glisser son pouce le long de son cou. Une phrase prononcée par l'autre, ou par lui même, toutes deux, à un moment précis, prennent le statut d'injure, de menace, c'est contre quoi Jimmy réplique, par des coups notamment. Parfois, la simple présence d'un objet précipite le signifiant dans une holophrase, telle ce moment où il se saisit d'un marteau et que, le regard crispé et les deux mains serrés sur l'outil, il se met soudainement à taper de toutes ses forces en disant : « tape, tape, tape. » Jimmy entend-il une voix ? Il ne le dit pas comme tel. Je ne connais qu'un seul témoignage survenu dans l'après coup d'un passage à l'acte : « C'est pas moi, me dit-il, c'est mon cœur, il me fait, et en mimant les pulsations : « tape le, tape le. » Il n'en reparlera plus de la sorte. Mais il me semble <sup>3</sup> Dérive Métomimique ! que la question n'est pas de savoir si Jimmy entend quelque chose qui a, ou qui n'a pas été proféré réellement, mais plutôt de prendre, avec lui, la mesure de ce que « la chaîne signifiante s'impose par elle même dans sa dimension de voix. » <sup>45</sup> Au fil de nos rencontres, Jimmy nous apprend que ces phénomènes ne paraissent pas sous un ciel si capricieux. Il y a des suspens à la frénésie du passage à l'acte, il y a des accalmies. Nous choisissons de prendre appui sur ces suspens pour orienter nos interventions, pour esquisser les lignes de notre partenariat. Prenons l'aboiement. Quelqu'un qui surgit et lui adresse la parole alors qu'il se trouve attelé à

une tâche précise déclenche de manière presque automatique cet aboiement qui semble lui traverser le corps. Nous faisons l'hypothèse que l'aboiement surgit comme réponse, réplique, au point où ce qui trouvait à se nouer vient se rompre. Au point précis où la chaîne se brise, l'aboiement s'impose comme trognon, comme reste, lorsque le bruit, l'énigme de l'équivoque se trouve réduit, par un forçage, à l'univoque<sup>6</sup>. 7 Je vais maintenant déplier ce que j'ai appelé ces suspens, ces moments où le corps de Jimmy se pose, où il s'adresse à l'autre sans lui fondre dessus. Premier suspens, La cage Les intervenants ont très tôt repéré son intérêt pour les boîtes et ce qu'on y met à l'intérieur, la plupart du temps ceux sont des jouets, qu'il dit être des animaux. Des oiseaux, des dinosaures, des rats dont il faut prendre soin, veillez à la bonne santé de l'animal mis ainsi en cage. Bien souvent, c'est son propre corps qu'il cherche à circonscrire lorsque, par exemple, il se faufile dans les casiers de matériels. Mais ce n'est pas la même chose d'être le soigneur qui s'occupe de l'animal en cage que d'être lui-même pris dans le contenant. Une expérience nous enseignera le réel de l'affaire 4 Jacques Lacan, D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, p533. 5 De Baillarger à Séglas, l'étude de la sensorialisation du phénomène hallucinatoire a été abandonnée pour privilégier celle de sa structure verbale, et non sonore (confirmé par le fait que des personnes sourdes et muettes peuvent être sujets à des hallucinations verbales (cf Cramer)). Avec Lacan, dans la question préliminaire, le thème de la sensorialisation est tenue pour indifférente, dans la mesure où la vocalisation renverrait avant tout aux modalités d'apparition du surmoi. Dans ce texte, Lacan met l'accent sur une certaine particularité du pronom personnel, et une certaine particularité de la temporalité. Cette perspective est très éclairante dans le travail avec Jimmy qui nous témoigne bien de la question de l'attribution, ainsi que de la contiguïté du pronom personnel et de l'injure. Dès lors, la question n'est pas de savoir si Jimmy entend ou non réellement une voix mais bien de comment la langue s'impose avec une coloration hallucinatoire. 6 Pierre Naveau, Les psychoses et le lien social. 7 Nous pourrions discuter le statut de l'aboiement comme nomination. Ce qui pourrait expliquer le passage à l'acte lorsqu'un autre enfant répète en écho son cri. La répétition par un autre le déposséderait de son trait. L'hallucination, au demeurant, est une tentative de nomination, « certes pas très agréable, comme le précise François Sauvagnat, mais c'est un mode de nomination tout de même » (François Sauvagnat, radio lacan, les hallucinations verbales.) lorsqu'il décide un jour de construire une voiture en carton dans laquelle il s'installe. Il ne peut plus s'en défaire, il circule dans sa voiture sans pouvoir en sortir. Lorsque le scotch et le carton cèdent à ses mouvements, Jimmy se débat, se mord la main avant d'avoir un mouvement de retrait. Débranché, il s'effondre en arrière et s'évanouit pendant cinq à dix secondes, lorsqu'il revient à lui, il dit : « J'ai dormi », et décide de mettre sa voiture « au garage, car elle est cassée ». Deuxième suspens, l'objet Je crois avoir rarement vu Jim-

my passer d'un lieu à l'autre sans faire usage d'un objet. Parfois encombrant, parfois discret, mais toujours là. Cela peut être un petit quelque chose saisi au moment de quitter un endroit. Une clef, une balle, un fil de laine, une roue de vélo, voire même une poule lors d'un atelier prairie ! Il ne s'agit pas d'un doudou, soigneusement choisi et gardé précieusement, car les objets de Jimmy font série et qu'une fois leur fonction remplie, ils sont aussitôt laissés à l'abandon. N'importe où, ou plutôt au point même où leur fonction a été troquée. Au moment de quitter un endroit pour un autre, Jimmy, d'une lucidité implacable, prend son temps avant de déclarer : « Je prends ça » puis s'en va avec dans la main l'insigne qui vient faire con-sister son corps le temps du passage. Parfois, l'objet peut être troqué pour une simple petite fiction, une petite histoire qui lui donne un place pour un temps. Tel que faire une course avec les autres enfants. « Alors on fait la course ? » Il me tend le petit bateau de papier qu'il a dans la main et me dit : Tu peux prendre ça ? Et part en courant. Troisième suspens, l'historiette Jimmy a une manière parfois pressante de convoquer l'adulte pour qu'il l'accompagne dans ses nombreuses fictions. Il ne joue pas seul, il faut un autre. « Est-ce qu'on peut jouer à la police ? » « On peut jouer au tigre, au cheval ? » Ce qui est tout à fait remarquable, c'est que Jimmy, qui se présente bien souvent sur un mode d'agitation extrême du corps, n'a de cesse, au cours de ces scénarios, de convoquer des identifications qui n'ont d'autre destin que d'être attachées, enfermées, dans des prisons, des maisons, des cages, où ils restent immobiles et muets... Le voleur par exemple, qu'il convoque si souvent, est-il de ceux qui dérobe quelque chose à l'autre ? Non, il s'agit plutôt d'un voleur qui se fait poursuivre et qui très vite est attrapé, menotté, et enfermé en prison. Quelle figure d'animal convoque-t-il ? Le cheval galopant à vive allure ? Pas vraiment, mais plutôt muet, attaché, ou enfermé dans son enclos. Ou alors, il s'agit d'un animal blessé, immobile qui doit se faire soigner à l'hôpital, pour une blessure dont il porte la trace. J'ai choisi, pour cet exposé, de distinguer ces trois trouvailles qui marquent un suspens à l'agitation du corps et au surgissement du mauvais œil et de la voix. Mais cette distinction n'est effectuée que pour la clarté de la présentation. Ils sont bien entendu imbriqués les uns dans les autres. La cage peut être l'objet dont il use pour circuler, l'objet peut être le trait qui supporte l'identification et, nous l'avons vu, le trait d'identification peut être l'objet qui entre dans la cage. Cependant, notons que ces trouvailles, tout comme l'irruption de la voix, résonnent dans le ton de l'énigme singulière à laquelle il a affaire, dans le thème même de sa perplexité, préalablement rencontrée. Jimmy nous en livre un bout lorsqu'il raconte à une intervenante ses « souvenirs d'avant ses 4 ans » : « Il y avait deux chiens, raconte-t-il, moi j'étais dans ma cage, j'avais peur. Il y a un chien qui m'a mordu, là tu vois, il m'a mordu ici. C'était le chien de ma maman. L'autre chien, celui de mon papa il est mort de rire » Dans l'entour de l'événement de corps, des signifiants émergent et c'est avec eux que Jimmy tresse ses élaborations. L'orientation



dans le travail avec ce jeune nous pose encore beaucoup de questions. Les passages à l'acte surtout. Pour ma part, j'ai choisi de partir de l'historiette et de mettre en place un atelier dans lequel il met en scène, avec d'autres enfants, des petites histoires sous la forme de jeux de rôles. « On a qu'à faire des travaux, je suis le chef de chantier » dit-il. Je remarque qu'à ce moment, Jimmy peut s'adresser à un autre enfant de manière plus apaisée en lui expliquant : « Tu vois il faut réparer le toit car il y a un trou, ici là. » Il n'est pas nécessaire de réaliser vraiment quelque chose, l'important est d'agir en répétant « on fait du travail » à qui veut l'entendre. « C'est pour du semblant » peut-il dire à l'occasion. Il est cependant important que les autres enfants soient introduits dans la fiction, avec un nom et une tâche, sinon il peut se jeter dessus et aboyer. Bien entendu, avec Jimmy, le déferlement imaginaire n'est jamais loin et un premier pan du travail est de n'être pas partenaire de tout. Dans un premier temps, bien que partant de ces historiettes, j'ai choisi d'introduire un certain nombre de coupures dans la dérive métonymique en installant par exemple des jours, des nuits, des heures en distinguant des espaces sur le sol... Petit à petit, nous l'invitons à nous tracer les plans de ces travaux, pour que l'on y comprenne quelque chose, et nous remarquons qu'il a un véritable intérêt pour le tracé. Il se concentre, nous explique. Ainsi, arrimé à une nomination, « être le chef de chantier », un travail d'écriture est rendu possible. D'abord par les plans qu'il se met à réaliser, puis par sa signature, ensuite en recopiant quelques mots pour décrire ce qu'il a tracé. Nous avons l'idée, sans pour autant savoir à l'avance, que l'enjeu se situe plus sur ce versant. Partir de ses signifiants, cage, chien, animal blessé et se faire partenaire d'une écriture. Non sur le versant du sens, mais plutôt sur celui de la trace, de l'empreinte du sujet dans le monde. C'est un peu ce dont nous a témoigné Jimmy, lorsqu'il y a quelques semaines nous lui avons proposé de mettre ses dessins et écrits dans un classeur, il s'en saisit et a déclaré : « Ça c'est que à moi ». Ce travail est encore jeune, pour l'instant, nous en sommes là.

## Jimmy

Christophe Le Poëc. Traducción: Lore Buchner

*Una primera versión de este texto fue presentada para las jornadas de Rennes « Las alucinaciones verbales en el niño psicótico », que han tenido lugar el 27 de marzo de 2015 por iniciativa de François Sauvagnat y Damien Guyonnet.*

En la clínica cotidiana que sostenemos en institución, los niños nos dan a menudo muestras de su sorpresa, de una cierta extrañeza que pueden experimentar, incluso de su rebeldía. "Tengo que sacarme eso de la cabeza." "Cada vez que el profesor se da vuelta, escucho a los otros decirme: cabeza dura", "¿Escuchaste esa puerta golpeando toda la noche, no?". "Mi problema es que veo fantasmas." Día tras día, intentamos, con ellos, mantenernos lo más cerca posible de lo que nos dirigen, respetando al mismo tiempo lo que mantienen en reserva, su discreción, la singularidad de su dicho y, especialmente, su increíble inventiva para hacer con lo que constituye su enigma. ¿Está alucinado el niño? ¿Hay una especificidad de la alucinación en el niño? No es una pregunta novedosa, pero continúa generando debate<sup>1</sup>. Anima nuestras reuniones clínicas en Courtil y conlleva con ella la dimensión de la decisión del clínico, de la decisión de sus intervenciones.

Al término de un estudio minucioso, el historiador de la psiquiatría, Georges Lanteri-Laura, observaba que, en definitiva, "todo lo que creemos conocer sobre las alucinaciones se basa en lo que el sujeto supuestamente alucinado quiere – y yo agregaría puede – confiarnos a nosotros, clínicos"<sup>2</sup>. En los niños, el tema del testimonio está precisamente en el corazón del problema. Si bien algunos nos dirigen su pregunta sin vueltas, para otros, es siguiendo sus gritos y actos que trazamos nuestra lectura.

Aquí, me apoyaré en el trabajo actual con Jimmy, de 8 años, recibido en CAPI en seminternado después de casi dos años, para intentar captar lo que formularía de la siguiente manera: cuando la lengua toma un tinte alucinatorio.

Los primeros instantes de Jimmy en la vida están marcados por el ruido y la agitación. Una importante alcoholización del padre, la agresividad y el movimiento acarreado por la omnipresencia de invitados en el departamento forman parte del cuadro de sus tres primeros años, edad en la cual es ingresado en un hogar de la primera infancia hasta

<sup>1</sup> En 1947, la clínica Juliette Louis Despert – ilustre colega de Léo Kanner – ya observaba que "la literatura relativa a las alucinaciones era tan vasta que desde 1932 había listado más de 1000 publicaciones sobre este tema. En cambio, la que guarda relación con las alucinaciones y delirios del niño seguían siendo muy pobre." Esta constatación, hasta comienzos del año 2000, seguía siendo actual.

<sup>2</sup> Georges Lanteri-Laura, *Les hallucinations*, Masson, Paris, 1991.



sus cuatro años. Cuando llega a lo de la asistente familiar con quien todavía reside en la actualidad, grita y circula de manera muy explosiva. La calurosa acogida de esta mujer le permitirá adquirir capacidades motrices imposibles hasta entonces, tales como la marcha, así como un lenguaje que comienza a estructurarse. Lo que sorprende durante nuestro primer encuentro con él, a sus 7 años, es esta agitación del cuerpo, este tornado que parece no encontrar punto de detenimiento. Arroja objetos a los otros, apuntando principalmente a los ojos, grita y mantiene un discurso sexualizado. De un momento a otro, se pone de rodillas, sostiene su cabeza con las manos y se balancea, o se queja de un dolor en el pie y ya no puede caminar. Una puerta abriéndose, alguien nuevo que llega, un objeto que de pronto se revela en el decorado, todo aspira su cuerpo a moverse en un frenesí de mímicas<sup>3</sup>, de gesticulaciones o de gritos, cuya forma más bruta se manifiesta sin duda en sus famosos ladridos, a menudo machacados, pero que le resultan insoportables si son repetidos en eco por otro niño.

Jimmy ha testimoniado en numerosas oportunidades respecto a este insoportable, cuando, por ejemplo, evocando un momento en el que atacó violentamente a otro joven, le pregunto si tiene recuerdos de este episodio. Me responde: "Sí, pero es él quien no se detiene, me hace au au" e imita el ladrido que él clamaba justo antes de golpear. Jimmy nos lo dice cada día, su propia palabra azota, dispuesta a imponerse un otro vociferante que lo alude de manera incuestionable. Obsérvese la estructura del "Él me obliga", verdadera cantinela para Jimmy, que sitúa bien su lugar particular en su relación al Otro. Eso puede ser su propia palabra, que le viene del Otro, pero también aquella pronunciada por otro que le retorna bajo el modo de lo que llamaba hace un momento un tinte alucinatorio. Una simple frase pronunciada con las mejores intenciones, tal como la del médico de familia, toma la forma de un mandato. "Fui a ver al médico", me cuenta, "¿Sabés lo que me dijo?", y se pone a gritar: "TOMÁS TUS REMEDIOS, O SI NO..." y desliza su pulgar a lo largo del cuello. Una frase pronunciada por el otro, o por sí mismo, ambas, en un momento dado, toman el estatuto de injuria, de amenaza, contra lo cual Jimmy responde especialmente a los golpes. A veces, la simple presencia de un objeto precipita al significante en una holofrase, tal como el momento en el que se apodera de un martillo y que, con la mirada nerviosa y ambas manos apretando la herramienta, se pone súbitamente a golpear con todas sus fuerzas, diciendo: "golpeá, golpeá, golpeá". ¿Jimmy oye una voz? No lo dice así. Solo obtuve un único testimonio que tuvo lugar en el après-coup de un pasaje al acto: "No soy yo", me dice, "es mi corazón, él me obliga", e imitando las pulsaciones: "golpéalo, golpéalo". Jamás volverá a hablar de esta manera. No obstante, pienso que no se trata de saber si Jimmy escucha algo que ha sido verdaderamente proferido o no, sino

3 ¡Deriva metonímica!

más bien de dimensionar, junto a él, lo que "la cadena significativa se impone por sí misma en su dimensión de voz"<sup>45</sup>.

A lo largo de nuestros encuentros, Jimmy nos enseña que estos fenómenos no aparecen de un modo tan caprichoso. En el frenesí del pasaje al acto, hay suspensos, hay treguas. Decidimos apoyarnos en estos suspensos para orientar nuestras intervenciones, para esbozar las líneas de nuestra cooperación. Tomemos el ladrido. Alguien que aparece y le dirige la palabra mientras que él está dedicado a una tarea precisa, desencadena de manera casi automática este ladrido que parece atravesarle el cuerpo. Planteamos la hipótesis de que el ladrido surge como respuesta, réplica, en el punto en que lo que lograba anudarse viene a romperse. En el punto exacto en el que la cadena se rompe, el ladrido se impone como trozo, como resto, cuando el ruido, el enigma del equívoco, se encuentra reducido, mediante un forzamiento, a lo unívoco.

Voy ahora a desplegar lo que llamé esos suspensos, esos momentos en los que el cuerpo de Jimmy se relaja, en los que se dirige al otro sin lanzársele encima.

### Primer suspenso, la jaula

Los intervinientes han advertido tempranamente su interés por las cajas y lo que se pone en su interior, siendo en general juguetes, que él dice son animales. Pájaros, dinosaurios y ratas, de los cuales hay que ocuparse, cuiden la salud del animal puesto así en la jaula. A menudo, es su propio cuerpo el que busca circunscribir cuando, por ejemplo, se cuelga entre los armarios de materiales. Pero no es lo mismo ser el cuidador que se ocupa del animal enjaulado que estar él mismo capturado en el contenedor. Una experiencia nos enseñará lo real del asunto cuando un día decide construir un auto en cartón, en el cual se instala. Ya no puede deshacerse de él, circula en el auto sin poder salir. Cuando la cinta y el cartón ceden a sus movimientos, Jimmy se resiste, se muerde la mano antes de hacer un movimiento de retirada. Desconectado, se cae hacia atrás y

4 Jacques Lacan, "De una cuestión preliminar a todos tratamiento posible de la psicosis", *Escritos 2*, Siglo XXI, México, 2009, p. 511.

5 Desde Baillarger hasta Ségla, el estudio de la sensorialización del fenómeno alucinatorio fue abandonado para privilegiar la de su estructura verbal, y no sonora (confirmado por el hecho de que las personas sordas y mudas pueden estar sujetas a alucinaciones verbales (Cf Cramer). Con Lacan, en *La cuestión preliminar*, el tema de la sensorialización es considerado indiferente, en la medida en que la vocalización renviaría ante todo a las modalidades de aparición del superyó. En este texto, Lacan acentúa una cierta particularidad del pronombre personal, y una cierta particularidad de la temporalidad. Esta perspectiva es muy esclarecedora en el trabajo con Jimmy que nos testimonia bien respecto a la cuestión de la atribución, así como de la contigüidad del pronombre personal y de la injuria. Por consiguiente, no se trata de saber si Jimmy oye o no verdaderamente una voz, sino cómo la lengua se impone con una coloración alucinatoria.

se desvanece durante unos cinco a diez segundos. Cuando vuelve en sí, dice: "Dormí", y decide poner su auto "en el garaje, porque está roto".

## Segundo suspenso, el objeto

Pocas veces vi a Jimmy pasar de un lugar a otro sin hacer uso de un objeto. A veces voluminoso, a veces discreto, pero siempre allí. Puede ser alguna cosita tomada en el momento de abandonar un sitio. Una llave, una pelota, un hilo de lana, una rueda de bicicleta, ¡incluso una gallina durante un taller campestre! No se trata de un objeto transicional, escogido cuidadosamente y y preciosamente guardado, porque los objetos de Jimmy hacen serie y, una vez que cumplieron su función, son rápidamente abandonados. En cualquier parte, o más bien en el punto mismo en que su función cambió. En el momento de abandonar un sitio por otro, Jimmy, con una lucidez implacable, se toma su tiempo antes de declarar: "Me llevo eso" y luego irse cargando en la mano la insignia que acaba de hacer consistir su cuerpo y el tiempo del pasaje. A veces, el objeto puede ser intercambiado por una simple pequeña ficción, una breve historia que le da un lugar durante algún tiempo, tal como hacer una compra con los otros niños. "¿Vamos entonces a comprar?" Me extiende el barquito de papel que tiene en la mano y me dice: "¿Podés tener esto?" Y se va corriendo.

## Tercer suspenso, el cuento

Jimmy tiene una manera a veces imperiosa de convocar al adulto para que lo acompañe en sus numerosas ficciones. No juega solo, necesita de un otro. "¿Podemos jugar a la policía?" "¿Podemos jugar al tigre y al caballo?" Lo que es absolutamente destacable, es que Jimmy, que se presenta a menudo bajo un modo de agitación extrema del cuerpo, no ha dejado, en el desarrollo de estos escenarios, de convocar identificaciones que no tienen otro destino que ser atadas, encerradas, en cárceles, en casas, en jaulas, donde se quedan inmóviles y mudos... El ladrón, por ejemplo, que convoca tan a menudo, ¿es de los que roban algo al otro? No, se trata más bien de un ladrón que es perseguido y rápidamente atrapado, esposado y encerrado en la cárcel. ¿Qué figura de animal convoca? ¿El caballo que galopa a toda velocidad? No realmente, sino más bien mudo, atado, o encerrado en su establo. O se trata incluso de un animal herido, inmóvil, que debe sanarse en el hospital debido a una herida cuya marca porta.

Para esta presentación, he decidido distinguir estos tres hallazgos que marcan un suspenso frente a la agitación del cuerpo y al surgimiento del ojo malo y de la voz. Pero solo hago esta distinción para esclarecer la exposición. Unos y otros están, desde luego,

imbricados. La jaula puede ser el objeto que usa para circular, el objeto puede ser el rasgo que soporta la identificación y, lo hemos visto, el rasgo de identificación puede ser el objeto que entra en la jaula. No obstante, observemos que estos hallazgos, así como la irrupción de la voz, resuenan en el tono del enigma singular con el cual tiene que vérselas, en el tema mismo de su perplejidad, previamente encontrada. Jimmy nos entrega un trozo de ella cuando cuenta a una interviniente sus "recuerdos anteriores a sus 4 años": "Había dos perros", cuenta, "yo estaba en mi jaula, tenía miedo. Hay un perro que me mordió, ¿lo ves? Me mordió aquí. Era el perro de mi mamá. El otro perro, el de mi papá, se murió de risa". Alrededor del acontecimiento de cuerpo, emergen significantes y es con ellos que Jimmy teje sus elaboraciones.

La orientación en el trabajo con este joven nos plantea todavía muchas preguntas. Especialmente los pasajes al acto. Por mi parte, decidí partir del cuento y poner en marcha un taller en el que él pone en escena, con otros niños, pequeñas historias bajo la forma de juegos de rol. "Solo tenemos que hacer trabajos, yo soy el jefe de obra", dice. Destaco que, en ese momento, Jimmy puede dirigirse a otro niño de manera más tranquila, explicándole: "¿Ves? Hay que reparar el techo porque hay un agujero, aquí." No es verdaderamente necesario realizar algo, lo importante es proceder repitiendo "trabajamos" a quien quiera oírlo. "Es por el semblante", puede decir en una ocasión. No obstante, es importante que los otros niños sean introducidos en la ficción, con un nombre y una tarea. Si no, puede lanzarse sobre ellos y ladrar. Por supuesto, con Jimmy, la invasión de lo imaginario nunca está lejos y una primera parte del trabajo consiste en no ser partenaire de todo. En un primer momento, aunque partiendo de estas cuentos, decidí introducir un cierto número de cortes en la deriva metonímica instalando por ejemplo días, noches, horas, distinguiendo espacios en el suelo... Poco a poco, lo invitamos a trazarnos los planos de estos trabajos, para que pudiésemos comprender algo, y observamos que tiene un verdadero interés por el trazado. Se concentra, nos explica. Así, amarrado a una nominación, "ser el jefe de obra", un trabajo de escritura se vuelve posible. Primero, mediante los planos que se pone a realizar, luego mediante su firma, y a continuación transcribiendo algunas palabras para describir lo que ha trazado. Tenemos la idea, sin no obstante saberlo de antemano, que la apuesta se sitúa más bien en esta vertiente. Partir de sus significantes, jaula, perro, animal herido, y volverse partenaire de una escritura. Y no en la vertiente del sentido, sino más bien en la de la traza, la de la huella del sujeto en el mundo. Es un poco sobre eso que Jimmy nos ha testimoniado, cuando hace algunas semanas le propusimos guardar sus dibujos y escritos en un archivador. Se apoderó de ellos y declaró: "Esto es solo para mí". Este trabajo es todavía muy reciente. Por el momento, estamos en este punto.